

Elle, au volant

Christophe Delpau

Je n’imaginai pas cette femme ici. À cet endroit. Assise là. Derrière l’ample volant d’un bus régional. Je ne le pouvais parce qu’elle ne correspondait absolument pas à l’image que l’on a ordinairement d’un chauffeur de car. Quelle image d’ailleurs ? Un gaillard costaud, moustachu, débitant plaisanteries et calembours ? Un petit vieux chenu aux yeux fatigués d’avoir trop conduit et essuyé ses cils sur des horizons bouchés ? Un grand escogriffe mutique aux yeux noirs ? Aucune n’est la bonne et toutes se valent.

Le chauffeur était une femme. Elle était blonde – qu’on se le dise. Une vraie blonde, le visage triangulaire, main droite calée sur la hanche, dardant sur ma personne ce matin-là un regard intensément vert tandis que je faisais irruption dans le car, la porte s’ouvrant dans un discret soupir et que je présentais par avance ma carte d’abonné. Les années passant, l’habitude aidant, les tronches sympathiques des chauffeurs m’étaient devenues familières – *mais c’étaient des hommes*. Jusqu’à présent, je n’avais jamais aperçu derrière le gouvernail de ces paquebots à six roues le moindre minois féminin. Jamais.

La dame – ce fameux matin où je la découvris assise au volant du bus R71 de la ligne ***, chandail noir soulignant une poitrine altièrre, jean serré aux cuisses, ample aux jambes, bottes à talons biseautés – m’adressa un sourire, un vrai, un ravissant sourire tel que ne m’en avaient jamais gratifié ses confrères masculins. C’était un peu comme le flash d’un appareil photo. Je me calai comme à mon habitude tout au fond, travée de droite, et disons-le, passablement remué par la blonde apparition. La beauté de cette femme sortait si largement du cadre commun que c’en était, soyons honnête, à se demander s’il ne s’agissait pas d’une mise en scène ou d’une caméra cachée. Ordinairement je m’abîmais dans la lecture, au mieux durant une heure (temps de trajet habituel), au pis un quart d’heure s’il m’arrivait – hélas, plus souvent que je ne le voulais – de piquer du nez. Mais ce jour-là, je restai fixé sur le rétroviseur qui me renvoyait le visage de la conductrice, sa blondeur, son (indéfectible) sourire – car elle semblait en proie à la bonne humeur comme d’autres à la mauvaise haleine ou aux jeux de mots ringards. J’étais troublé. Non pas que le regard d’une femme me fasse rougir comme un coquelicot mais d’un naturel plutôt timide, je demeure sensible à la beauté – féminine en particulier. La beauté désarme et renverse. C’était mon cas. J’étais bouleversé par cette présence, réellement. Surtout que – comme souligné en incipit – nul ne l’attendait. À cet endroit. Assise là.

Je la retrouvais derrière son volant matin et soir. Bientôt, je me demandai si elle remplaçait un collègue malade, donc provisoirement, ou si elle allait rester. Secrètement, je formulai ce souhait. J’avais plaisir à la saluer le matin (« Bonjour ! », « Ça va ? », « Très bien, et vous ? », « Super ») et si je concevais que

la nature de nos propos n'avait rien de bien profond ni de très passionnant, j'aimais échanger avec elle ces quelques mots quotidiens – même si une conversation sur le sujet de son choix m'aurait enchanté davantage. Elle souriait volontiers, parfois derrière l'écran de ses lunettes noires, dommage car l'émeraude de ces pupilles m'émouvait, et ce sourire semblait non pas de circonstance mais s'adresser réellement à moi – rien qu'à moi. Parfois même, dans le rétroviseur, je la voyais qui m'observait subrepticement. Impossible de savoir si je fantasmais ou si je ne manquais pas quelque belle occasion de nouer une amitié.

Les semaines succédant aux semaines, elle restait là. Parfois, elle disparaissait un ou deux jours durant, un congé bien mérité sans doute, un rhume intempestif peut-être, puis réapparaissait, plus blonde que jamais, chemisier blanc savamment déboutonné pour ne pas cesser d'être sexy sans être vulgaire, jean noir, chaussures à sangle, doigts de pieds non maquillés – ce détail me troubla bien plus que je ne voulais me l'avouer ; je la soupçonnai de l'avoir remarqué. Nous continuions nos bonjours quotidiens, nos ça va de chaque jour, nos vous allez bien, mais la conversation n'avancait pas d'un pouce et ces propos, à force, commençaient à devenir abstraits. Tout de même, un soir ou deux, pour la simple et bonne raison que, piquant souvent du nez dans mes lectures, je me réveillai deux ou trois arrêts après le mien, nous avons échangé un peu davantage. Je pensai d'abord que ma personne l'indifférait, puisqu'elle aurait pu parfaitement me le signaler. Puis je songeai que cela nous permettait d'avoir une discussion, brève mais plus nourrie, que les quelques pauvres mots du matin et du soir – bon, si peu en définitive, « Vous vouliez dormir dans mon car ? » « Je m'excuse, j'ai dû

m'assoupir », « Bah, faites de beaux rêves et à demain ». Je me retrouvai ensuite à revenir sur mes pas, rallongeant d'un bon kilomètre la route du retour. Un peu sottement, je me répétais notre échange du soir comme un amoureux transi. J'aimais sa voix, claire, légèrement rauque (fumait-elle ?) et son rire, ah, son rire, un rire de gorge, un rire qui me transportait.

Je fus soudain plus téméraire. Un soir, profitant de ce qu'il y avait du monde, je décidai de m'attarder jusqu'au bout de son parcours – autrement dit, le dépôt. En vérité je ne risquais pas grand-chose : si elle effectuait un tour d'observation afin de s'assurer qu'il n'y avait plus personne et me découvrait, je prétexterais l'assoupissement, « Je suis désolé, je me suis encore endormi », dirais-je, faussement confus ; si, au contraire, elle filait droit au dépôt sans se retourner, nous nous retrouverions face à face, seuls. Peut-être, tout en m'excusant, trouverais-je le courage de l'inviter à boire un verre. Je me sentais soudain sûr de moi et quoique je ne savais rien d'elle (mariée ? fiancée ? célibataire ?) ni, à plus forte raison, si elle accepterait ma proposition, cela donnerait à ma soirée un petit air de fête.

Cinq arrêts avant le mien, je m'allongeai sur la double banquette que j'occupais. La position couchée, cela dit, n'avait rien de très agréable. Les cahots de la route, les virages secs quelquefois, les arrêts brutaux, la rendaient même pénible. J'entendais s'ouvrir puis se fermer la porte, les voyageurs se raréfiaient et bientôt il n'y eut personne. Il n'y avait que moi pour savoir que ce n'était pas le cas. Fermant les yeux, je m'attendais à ce que la blonde entreprenne un examen rapide de son véhicule avant de le ramener mais peut-être avait-elle la tête ailleurs parce qu'elle poursuivait sa route, en prenant cette fois tout son temps. Au

terme d'une bonne vingtaine de minutes de course, le car s'immobilisa. J'ignorais s'il fallait autant de temps pour rejoindre le dépôt mais je jugeais cela bien long. Je relevai prudemment la tête, guignai au-dehors et me rendis compte que nous nous trouvions sur une petite route de campagne. La soirée s'amorçait, le soleil avait la douceur d'un petit coin de salon à la veillée. Assise derrière son volant, j'avisai la blonde, tout occupée à pianoter sur son portable. Voilà qui était inattendu. Un rien décontenancé, je me demandais ce qui se passait. Bon, de toute manière, elle allait vérifier que rien n'avait été oublié, mieux valait feindre de dormir. Mais j'entendis la porte avant s'ouvrir, les talons de la belle claquer, puis la porte se refermer. Prudemment je relevai à nouveau la tête. Elle s'éloignait sur la petite route de campagne, mains dans les poches. Était-elle en train de s'octroyer un moment de détente après sa journée de travail ? Je n'y croyais pas vraiment. Toujours en l'observant prudemment, je la vis allumer une cigarette. Bon sang, mais qu'attendait-elle ? Car elle attendait quelque chose ou quelqu'un – consulter sa montre à tout bout de champ ne disait en effet pas autre chose. Soudain je la vis jeter son mégot, fouiller fébrilement dans sa poche puis se placer sur un côté de la route. J'entendis arriver un véhicule. Je me redressai d'un rien pour mieux voir. Une voiture de marque s'immobilisa à quelques mètres du car, de l'autre côté de la route. Les vitres teintées m'empêchaient de distinguer l'intérieur. Un homme sortit, lentement. Qui était-il ? Un ami ? Un amant ? La conductrice ne bougeait pas. Puis, alors que l'homme s'avavançait résolument vers elle, la blonde pointa brusquement quelque chose dans sa direction. Je ne voulais pas y croire. Un revolver ! Un revolver à

canon long ! Avant que l'homme eut le temps de réagir, elle tira par deux fois. Je n'entendis rien. L'inconnu tomba à la renverse au milieu de la route. J'étais horrifié, le souffle coupé. Dévissant son silencieux, la blonde demeura un court instant immobile comme si quelque chose l'avait soudain alertée. Et, au moment où je m'y attendais le moins, elle tourna brusquement les yeux dans ma direction. Alors que je n'osais plus bouger, tétanisé, je la vis revisser le silencieux à l'extrémité de son arme puis, sans se hâter, revenir vers le car.